

# NOTES BIBLIQUES & PRÉDICATIONS

2 avril 2021

Vendredi Saint

Pasteur Eric de  
Bonnechose

Texte :

Jean 18 et 19

Ce document vous propose, après les notes bibliques, une prédication qui sera sous forme de deux méditations, qui peuvent prendre place en deux moments différents du culte du Vendredi Saint ou bien être dites ensemble.

## Notes bibliques

Il faudrait plus qu'un Vendredi Saint pour étudier les longs textes de la Passion, riches de sens pour éclairer ce nœud de la foi chrétienne – et ce dénouement de l'Évangile – qu'est l'événement de la croix. On se contentera ici de quelques remarques d'ensemble sur la Passion selon Jean, et d'une lecture plus attentive de ses deux extrémités, qui semblent se faire écho.

Ce qui saute aux yeux d'abord, chez Jean, c'est le très long discours de Jésus qui précède le drame de sa Passion. Dès la fin du chapitre 11 en effet, le complot contre Jésus est formulé par Caïphe, le grand-prêtre, dans des termes qui seront rappelés en 18,14 : « il est de votre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple. » Jésus arrive alors à Jérusalem et commence à évoquer sa mort (Chap. 12), puis c'est le dernier repas au cours duquel se manifestent particulièrement deux disciples : Judas et Pierre (Chap. 13). La narration se poursuit au chapitre 18, qui s'ouvre sur l'arrestation de Jésus, et le rôle joué par les mêmes Judas et Pierre. Mais quatre longs chapitres s'intercalent : discours de Jésus à ses disciples, puis prière, qui ne sont pas là simplement pour donner la profondeur psychologique de ce qui va se passer, mais qui dévoilent à l'avance le sens théologique que Jean donne à la croix.

Chez Jean, tout le récit de la Passion sera donc à lire, non pas comme le constat horrifié de la violence des hommes et de l'injustice faite à l'innocent, mais comme l'accomplissement d'un processus qui demeure jusqu'au bout – et contre toute apparence – conforme au projet de Dieu et maîtrisé par Jésus, ce que confirment ses derniers mots : « tout est accompli. » On pourra relever de très nombreux éléments du texte où se produit ainsi une



subversion du sens : à leur insu les méchants contribuent à l'élévation du Fils de l'Homme dans la gloire (12,23). Un exemple parmi d'autres : Pilate fait asseoir Jésus sur le siège du juge (19,13), par dérision provocatrice sans doute, mais dans un geste qui dit au lecteur que celui qui semble être jugé par tous est en réalité celui qui les juge.

Cette écriture est donc puissamment imprégnée de suggestions théologiques, et d'éléments symboliques tels que Jean les affectionne ; on note par exemple que Pilate, très agité, sort de son palais ou y retourne dans un total de 7 déplacements, et que l'épisode de la crucifixion (Jean 19,16-37) est composé de 7 tableaux différents, pour suggérer ce qui est complet. Pourtant ce travail de rédaction, et la composition tardive de l'Évangile, n'empêchent pas le récit de Jean d'être aujourd'hui considéré comme le mieux informé des quatre Évangiles sur les éléments historiques de la Passion : chronologie des faits, indications spatiales, et conformité aux lois et réglementations alors en vigueur. La précision n'exclut pas l'expression de la foi.

## D'un jardin à l'autre

Observons maintenant de plus près les deux extrémités de la Passion selon Jean : elles se passent toutes deux dans un jardin, de nuit ou à la tombée du jour. Un premier jardin en Jean 18,1-12 et un second jardin en Jean 19,38-42. Cette construction propre à Jean n'est certainement pas un hasard. Ne nous précipitons pas sur le parallèle typologique qui est souvent fait, entre le jardin d'Eden, celui du premier Adam, et le jardin du matin de Pâques (Jean 20,15), celui du nouvel Adam. Observons ce que nous disent ces deux jardins, et comment ils dialoguent ensemble.

A l'entrée, un jardin qui n'est pas appelé Gethsémané, ni mont des oliviers, mais qui se trouve simplement « de l'autre côté de l'oued Cédron » (traduction NBS). Un lieu séparé de Jérusalem par la frontière de l'oued, lieu de retrait et de retraite, lieu d'une intimité habituelle avec les disciples, lieu du repos ou de la formation... Un lieu de vie à ciel ouvert, à l'ombre des arbres, où Jésus mène ses disciples comme un berger mène ses brebis au pâturage... Un lieu d'où l'on peut voir Jérusalem, méditer sur Jérusalem à quelque distance. Un lieu que les disciples connaissent et reconnaissent comme « leur lieu » : d'où la violence de l'irruption de Judas dans ce nid des disciples. On notera qu'il n'y a pas chez Jean de scène de prière et d'angoisse dans ce jardin : Jésus est « cueilli » en pleine nuit, comme un fruit mûr est cueilli au jardin. Plus précisément il est « livré », c'est-à-dire à la fois traduit devant la justice et trahi par son disciple qui désormais se tient parmi ses adversaires (18,5). Dans une séquence fort animée Jésus, quant à lui, livre encore quelques paroles, comme une dernière formation :

- Le « c'est moi » de Jésus, qui en grec peut s'entendre au sens théologique fort : « Je suis », renvoie à Jean 8,58 et la révélation de l'identité divine de Jésus, présent depuis le commencement auprès de Dieu (Jean 1,1). Une déclaration accompagnée d'une puissance renversante (18,6) !
- Le second « c'est moi » vise à libérer les disciples (18,8-9), soulignant l'accomplissement d'une promesse précédente, et suggérant plus largement que si Jésus meurt, c'est pour libérer les humains.
- Enfin la parole adressée à Pierre, par laquelle Jésus se situe dans l'acceptation de la coupe amère donnée par son Père. Certes Judas est celui qui « livre » (*paradidomi*, en grec), il y est poussé par le diable (13,2), mais il n'est que l'instrument malheureux du projet du Père qui « donne » (*didomi*, en grec) la coupe de douleur.

De l'autre côté des chapitres 18 et 19 qui composent le récit de la Passion, il y a un autre jardin. Il se trouve là, presque providentiellement, au moment où le corps a déjà été embaumé et où il faut faire vite pour le déposer dans un tombeau, avant l'entrée dans le sabbat. Ce jardin-là n'est pas familier comme le premier jardin, et deux éléments principaux le caractérisent :

- Il se trouve « à l'endroit où Jésus avait été crucifié. » A Golgotha, donc. On pourra interpréter cette proximité de façon faible (c'était pratique, alors on y a mis le corps de Jésus), ou de façon plus forte : ce jardin est marqué par la croix.
- Dans ce nouveau jardin se trouve un tombeau tout neuf. On ne sait pas à qui appartient ce tombeau (contrairement à Matthieu 27,60), qui peut apparaître comme une sépulture provisoire, un dépositaire emprunté. Le corps semble placé là en attente, faute de mieux.

Deux disciples très particuliers investissent ce second jardin, ce jardin nouveau. Joseph d'Arimathée et Nicodème sont connus pour être des dignitaires juifs importants (Marc 15,43 ; Jean 3,1). Ils veillent à ce que la sépulture se passe selon les règles juives en vigueur. Tous deux sont disciples en secret, « par crainte des Juifs », c'est-à-dire par crainte des autorités religieuses du judaïsme. Il n'y a pas de jugement sur cette attitude craintive. Mais à la tombée de la nuit, ces deux disciples révèlent leur attachement à Jésus par le soin tout maternel qu'ils prennent de son corps. Ce ne sont pas les femmes qui viennent embaumer, chez Jean, mais ces deux disciples inattendus, en qui quelque chose semble s'enfanter et naître... écho à la naissance nouvelle placée devant Nicodème et « tous » comme une nécessité spirituelle (Jean 3,7) ? On remarquera dans le texte un détail significatif : à trois reprises il est dit que ces disciples s'occupent du corps de Jésus, mais ce n'est pas le corps qu'ils mettent finalement au tombeau, c'est Jésus lui-même. Comme si le soin apporté au corps avait vivifié pour eux la présence de Jésus.

Il y a donc un jardin familier, celui de Jésus le Nazoréen et des disciples qui l'ont accompagné jusqu'à ce dernier soir. Ce jardin de l'avant, définitivement blessé par la trahison de Judas et par la violence de Pierre. Ce n'est pas seulement l'oreille du serviteur qui est blessée, mais le jardin lui-même, le lieu où les disciples-serviteurs (Jn 13) écoutaient Jésus. Et puis il y a un jardin nouveau, le jardin de la croix et de l'ensevelissement temporaire, le jardin où se révèlent de nouvelles figures de disciples, avant même le matin de la résurrection. Un jardin où l'échec et la mort sont assumées jusqu'au bout, portées jusqu'au bout avec amour et fidélité. Un jardin de l'après.

Un dernier élément parallèle est celui de la ligature imposée à Jésus. Par un même verbe les soldats lient Jésus dans le premier jardin (18,12) et les disciples lient le corps de Jésus avec des bandelettes dans le nouveau jardin (19,40). Une ligature pour soumettre et conduire à la mort, une autre ligature pour prendre soin et rendre hommage. Au troisième jour le corps aura disparu, mais ces bandelettes seront posées soigneusement dans le tombeau, comme si on avait voulu prendre soin de ces liens par lesquels les disciples avaient pris soin.

## Pistes pour la prédication

On pourra construire une prédication sur le thème de l'accomplissement, qui nourrit le récit de la Passion selon Jean jusqu'à la dernière parole de Jésus. Accomplissement des Écritures, accomplissement du projet de Dieu, manifestation de la fidélité totale de Jésus accomplissant la volonté de son Père, source d'une joie parfaite (accomplie) pour ceux qui croiront (17,13). Il

y a, certes, une difficulté à penser que la volonté de Dieu s'accomplisse dans la mort de Jésus, qui pourrait conduire à penser que nos propres souffrances accomplissent quelque chose du dessein de Dieu. Jean met l'accent autrement, dans une dimension de foi et d'espérance. Nous vivons dans un monde où des traîtres trahissent, où des impulsifs dégainent leur épée, où des puissants manœuvrent pour faire valoir leurs positions au détriment de la vie des autres, où des responsables naviguent à vue selon leurs intérêts... La parole de liberté semble mise à mal, mise à mort. Mais derrière ce spectacle apparent du monde, subsiste et se déploie secrètement un « Je suis », la vie de Dieu toujours prête à subvertir les mauvais desseins des hommes. Le croire et l'accompagner est source de joie.

Pour la prédication qui suit, le choix se porte plutôt sur le passage d'un jardin à l'autre. Le fait que ces jardins parlent de l'avant et de l'après crucifixion, et du fait d'être disciple du Crucifié et plus seulement du Nazoréen. Il y a un écho possible avec le jardin blessé de notre planète terre, tout ce qui ne sera plus possible demain, et tout ce qui demeure possible pour vivre la présence de Dieu aujourd'hui. La prédication sera sous forme de deux méditations, qui peuvent prendre place en deux moments différents du culte du Vendredi Saint ou bien être dites ensemble.

## Prédication

### Jean 18,1-12 Le jardin d'un monde perdu

C'est un lieu familier, presque intime pour Jésus et ses disciples. On le découvre tardivement, au moment où tout s'écroule. On ne savait pas que Jésus et ses disciples s'y étaient réunis souvent. Jusqu'à présent l'Évangile n'en avait pas parlé. Un jardin secret, un secret bien gardé, que la trahison de Judas vient soudain révéler à tous, et souiller définitivement.

C'est un jardin. Et ce mot fait immédiatement monter à nos mémoires des souvenirs d'enfance, des images de détente, de respiration, de bonheur... des images de protection aussi, des images de découvertes et de jeux, des images d'affection et de promesses... et même des images bibliques comme celle du jardin d'Éden. Le jardin, on n'y dort pas, on n'y travaille pas, on n'y reste pas, mais il est offert comme un monde où nous pouvons nous recréer, et parfois refaire le monde.

C'est là que Jésus et ses disciples ont l'habitude de se retrouver, de l'autre côté du torrent du Cédron. Que ce jardin s'appelle Gethsémané, ou jardin des oliviers, cela n'intéresse pas notre récit. Mais il est à quelques jets de pierres des murs de Jérusalem, sur l'autre rive de ce cours d'eau symbolique, le plus souvent à sec. Au calme pour se reposer de l'agitation de la ville, et penser à son histoire et à sa vocation. Dans la verdure pour se rafraîchir de la chaleur étouffante des ruelles. En plein air pour se sentir libre et percevoir l'immensité du ciel. Un endroit idéal pour entendre le psaume 23 : « Le Seigneur est mon berger, sur des prés d'herbe fraîche il me fait reposer, il restaure mon âme... »

C'est là que Jésus et ses disciples ont l'habitude de se retrouver, et c'est comme leur nid, leur cabane, leur espace. Ils y sont encore ce soir-là, ils viennent d'y arriver, et rien ne dit que Jésus soit alors pris d'angoisse, ni qu'il demande à ses disciples de veiller. Il n'en a pas le temps. Déjà Judas fait irruption, avec une troupe qui semble assez nombreuse et bien outillée d'armes et de lampes. Ce n'est pas seulement une trahison, c'est une effraction d'une grande violence. Dans ce lieu de l'intimité spirituelle et amicale débarquent les gardiens de l'ordre public et de la puissance religieuse.

C'est ainsi que commence la Passion selon Jean. Par une effraction, par la blessure irrémédiable faite à un lieu de paix, par des bottes qui piétinent l'herbe d'un jardin. Ici, pour les disciples, rien ne sera plus jamais comme avant. Pierre dégaine son épée et tranche l'oreille d'un serviteur ; l'épée reviendra dans son fourreau, mais dans cet évangile l'oreille restera coupée. Un serviteur ne pourra plus entendre son maître. Et les disciples ne pourront plus entendre Jésus.

Pour nous aussi, parfois, quelque chose est blessé irrémédiablement. La grande diversité de nos histoires personnelles le sait. Et notre histoire collective aussi en a conscience, quand elle parle de corps d'enfants souillés dans le cadre familial, ou quand elle parle de planète blessée par les gros pieds des hommes. La Passion de Jésus résonne avec toutes nos innocences perdues. Quelque chose ne pourra plus jamais revenir en arrière.

Pourtant, dans ce jardin profané et piétiné, Jésus sème encore trois petits cailloux de vie. Le premier petit caillou parle d'espérance. Malgré le malheur, au milieu de tout ce qui est abîmé, contre toute apparence, il y a Dieu. « C'est moi », dit Jésus à ceux qui le cherchent. Et ces mots peuvent s'entendre au sens théologique fort : « Je suis », « depuis le commencement, avec Dieu et en Dieu, je suis. » Il y a un renversement, tellement renversant qu'il renverse les agents de la force publique et qu'ils en tombent par terre. L'arrestation donne l'occasion d'une révélation. Dans cet homme que l'on arrête, c'est Dieu qui est présent. Il prépare un Royaume, qui renversera le pouvoir des puissants. Espérance.

Le second petit caillou parle du salut. Jésus s'offre lui-même à la troupe pour que les disciples puissent sauver leur peau. Et ce geste altruiste annonce le salut qu'il apportera bientôt à tous : « je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés. » Il y a des choses irrémédiables, incompréhensibles, et nous en connaissons. Mais en Jésus, nous ne sommes pas perdus, et ce monde non plus. Il y a un salut à accueillir, pour en vivre de façon nouvelle.

Le troisième petit caillou que Jésus sème dans ce jardin désolé, nous parle de confiance, et prend ici le visage d'un consentement. « Cette coupe que mon Père m'a donnée, ne la boirais-je pas ? » Jésus accepte ce qui est là devant lui. Il comprend que c'est là où le conduit son amour si entier et si incompris des hommes, et il fait confiance : ce passage douloureux doit être assumé, et grâce à Dieu il aura sa fécondité.

Jésus s'est tu. Il est maintenant ligoté, emmené pour être jugé. Les lampes et les pas s'éloignent du jardin blessé. Les disciples se sont enfuis. Le silence de la nuit recouvre à nouveau toute chose. Qui-donc ira ramasser les trois petits cailloux de l'espérance, du salut et de la confiance ?

## **Jean 19,38-42 Le jardin du monde de l'après**

Le dernier accomplissement a eu lieu. Jésus n'était déjà plus là pour le voir ou pour le dire. Les soldats sont venus constater le décès, et d'un seul coup de lance les deux dernières prophéties ont été accomplies : « on ne lui brisera aucun os ». « Ils regarderont à celui qu'ils ont transpercé. » C'est maintenant que tout semble véritablement accompli. Le rideau est complètement baissé. Jésus est mort et il n'y a plus de prophétie en réserve.

C'est dans ce crépuscule que se lèvent deux disciples de l'ombre. Le premier est un inconnu, dans l'Évangile de Jean tout au moins, car Marc le connaît comme « un membre éminent du conseil », et riche de surcroît. Joseph d'Arimatee était disciple de Jésus en secret, nous dit Jean. Connaissait-il le jardin secret de l'autre côté du Cédron ? Mystère... En tout cas il fait bien la paire avec Nicodème, ce pharisien mieux connu mais tout autant craintif. Ces deux-là

sont des religieux notables, bien insérés dans la société, ayant beaucoup à perdre dans la compromission avec une petite bande de Galiléens illuminés.

Et pourtant, au moment où les disciples patentés et bien identifiés ont fui, ce sont eux qui apparaissent. Ils engagent leur réputation, leur temps, leur argent : 100 livres d'aromates pour embaumer le corps. Ils engagent leur pureté rituelle aussi – on ne touche pas un mort sans en être souillé. Et bien plus que cela, ils engagent leur affection en se livrant au soin du corps. Car ce ne sont pas des femmes qui viennent embaumer le corps, dans cet Évangile, mais bien deux hommes.

Et dans ce soin tout maternel, un enfantement se produit. Comme une nouvelle naissance. Écoutez-le se produire dans la plus grande discrétion. Joseph demande la permission d'enlever le corps de Jésus, nous dit Jean. Pilate le permet, et il enlève le corps. Et avec Nicodème, survenu entre temps, ils prennent le corps de Jésus pour l'embaumer. Le corps de Jésus est au centre de tous leurs soins. Mais ce n'est pas le corps de Jésus que finalement ils mettent au tombeau, c'est Jésus lui-même. « C'est là qu'ils mirent Jésus », écrit Jean, comme si tant de soin avait permis aux deux hommes de rejoindre Jésus lui-même, au-delà de son corps.

Ce qui se passe là n'est pas une dernière fidélité, dérisoire et trop tardive. Mais c'est une naissance, la naissance de deux disciples au contact le plus proche de la réalité crue de la mort. La mort de Jésus acceptée, accueillie, accompagnée. C'est à cette condition, impossible jusqu'à présent pour les autres disciples, que ces deux-là accèdent au seuil du monde de l'après.

Et pour le dire d'une autre façon, plus symbolique peut-être, Jean fait surgir un autre jardin. Un jardin qui semble venir de nulle part. « Il y avait là un jardin », écrit Jean. Comme par hasard, comme tombé du ciel, providentiel. Un autre jardin sans nom, un jardin que les disciples ne connaissent pas et qu'ils n'ont pas fréquenté. Et dans ce jardin nouveau, un tombeau nouveau, qui lui aussi n'a pas encore été fréquenté. Disponible, en attente, providentiel.

A qui appartient ce tombeau ? On ne le sait pas, chez Jean en tout cas. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il est là, et que c'est bien pratique parce que le temps presse avant le commencement du sabbat. Joseph et Nicodème connaissent les règles, il faut les respecter, rien ne peut se faire pendant le sabbat, qui commence à la nuit tombée. Le tombeau qui surgit là est donc un vrai cadeau du ciel. On y mettra Jésus faute de mieux, en attendant peut-être un autre lieu plus définitif. C'est une sépulture provisoire, nous suggère finement le récit.

Que sait-on de ce jardin, finalement ? Est-ce un cimetière ? Peut-être, mais peut-être pas. Cela n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est autre chose : c'est un jardin qui se trouve « là où Jésus avait été crucifié. » Puissance du symbolisme, chez Jean ! C'est dans le jardin de la crucifixion que naissent les nouveaux disciples...

Alors chers amis, en ce jour du Vendredi Saint, il nous faut entendre cela. Le jardin familial de Jésus le Nazoréen avec ses disciples a été piétiné, profané, et avec lui un monde ancien a disparu. Un monde nouveau apparaît, et déjà il est là, avant même l'aube de Pâques : au pied de la croix, un jardin nouveau attend ceux qui reconnaissent là le Seigneur.

Le reconnaissez-vous, autour de vous, ce jardin ? Là où la croix demeure plantée en tout lieu de ce monde, et où l'on prend soin des corps et des situations concrètes des gens. Là où l'on écoute les victimes, là où l'on rencontre les isolés, là où l'on accueille ceux qui demandent asile, là où l'on s'alarme d'une nature en détresse. Là où l'on porte le masque, encore. Là où vous osez regarder en face ce qui souffre, et où vous pouvez vous approcher sans crainte,

portés par l'amour du Créateur. C'est là que vous pourrez vous dire, un jour : « il y avait un jardin, au lieu de la crucifixion. » Un monde nouveau, en attente.

Le reconnaissez-vous ?

**Coordination nationale Évangélisation – Formation**  
**Église protestante unie de France**  
**47 rue de Clichy**  
**75009 Paris**

**[evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr](mailto:evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr)**